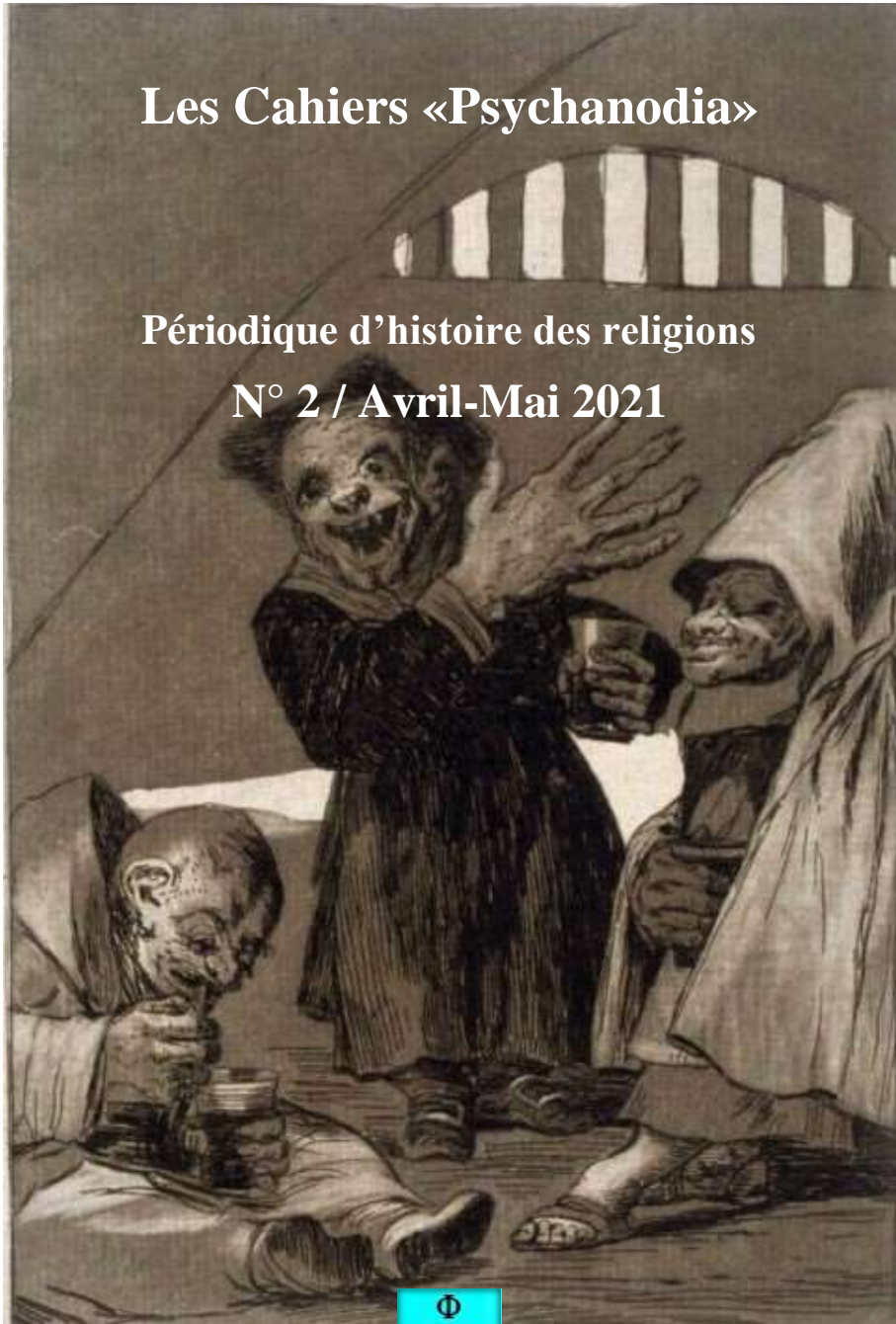


Les Cahiers «Psychanodia»

Périodique d'histoire des religions

N° 2 / Avril-Mai 2021



Φ
ΦΩΣ
Σ

Les Amis de I. P. Couliano

Couverture : Francisco Goya, Capricio n° 49, Duendecitos
(Hobgoblins), 1799.

Les Cahiers «Psychanodia»

N° 2 / Avril-Mai 2021

Ara Alexandre Shishmanian

Trois crimes d'état.

**Les assassinats de Mihai Eminescu,
Nicolae Labiş et Marin Preda.**

**Résumé en français
par Dana Shishmanian**

INTRODUCTION

Les Amis de I. P. Couliano

PHOS Online

2021

En guise d'introduction pour servir d'éditorial

(¹)

« *Il est facile à l'homme heureux, s'écria-t-il, de sermonner celui qui souffre, et s'il savait tout le mal qu'il lui fait, il aurait honte de lui-même ! Rien ne lui paraît plus simple, plus facile qu'une patience infinie, tandis qu'il ne croit pas à la possibilité d'une douleur infinie, pour laquelle la consolation est une bassesse et le désespoir un devoir* » (Goethe, *Affinités électives*, éd. numérique BEQ, p. 263, d'après Éditions Rencontre, Lausanne, 1968 ; notre soulignement.)

Ce livre naquit d'une circonstance qui, comme pratiquement tous les événements de ma vie, a pris la forme d'un hasard – ou du destin, selon le nom qu'on convient de donner à de très menus détails, imbroglios, ou choix absolument anodins, qui surviennent de manière imprévue et manifestement sans signification intrinsèque, et qui cependant changent radicalement le cours de toute une vie. Comme par exemple le moment précis où tu t'engages à traverser une rue, de manière à te retrouver ou non, sur le trottoir opposé, face à face avec une de tes connaissances – une personne que tu aurais pu, si tu avais traversé deux secondes plus tard, ne jamais croiser ce jour-là, ce qui aurait aboli tout ce qui s'en est suivi dans ta vie parce que tu as, de manière fortuite, été amené à lui dire bonjour.

J'ai eu très tôt cette *prise de conscience* qui me faisait comprendre que quelque chose m'échappait, que je ne contrôlais pas complètement mes actions et mes décisions, qu'une sorte de force – hasard, destin – semblait les orienter, les contraindre, surtout par l'opposition. J'ai ressenti depuis l'âge de 11 ans environ, dans le pays où je suis né et sous le régime où j'allais vivre jusqu'à mes presque 32 ans, une chappe de plomb qui m'oppressait inexorablement.

Quelques quatre ans après, j'ai précisé cette sensation dans une prose kafkaïenne où tout était gris cendre : les voix, les sons des pas, les visages et, bien entendu, le ciel et le soleil. J'ai compris alors que ce qu'on nous demandait, ce n'étaient pas des connaissances, des efforts scolaires, passer des examens – tout cela n'était que de la fiction, le véritable but poursuivi se résumant à obtenir de nous une sorte de serment à faire non sur la Bible ou quelque autre « livre saint » mais, indirectement, sur ce qui m'apparaissait alors comme la « Bible » du régime, le Capital de Karl

¹ Résumé en français par Dana Shishmanian.

Marx. C'est ainsi que je suis devenu anti-communiste à 15 ans, tel le héros de Jules Verne, capitaine !

Ce que j'avais compris également, c'était en fait que pour être admissible au système social, pour pouvoir être, psychologiquement et institutionnellement parlant, *reçu*, il fallait une aliénation bien plus grave que celle résultant de l'adoption plus ou moins superficielle d'une idéologie : il fallait adopter les dogmes et coutumes extrêmement rigides du lieu, dont « il-ne-se-passe-rien » était sa règle du jeu, son orthodoxie, en quelque sorte. Une orthodoxie topique, sans grand rapport avec celle religieuse, mais influençant en profondeur le mode d'application et de compréhension de celle-là.

Dans ma petite prose d'adolescent, j'avais nommé tout ce complexe psychopolitique « les formes de fer », des formes dont j'aurais dû ceindre ma tête si je voulais ressembler aux autres. Je m'y suis refusé.

Par des détours hasardeux – destinaux – dont j'ai évoqué le mécanisme au début de cette introduction-confession, notamment après plusieurs études de phénoménologie littéraire que j'ai réussi à faire paraître au tout début des années 80 – mais seulement, sous pseudonyme –, j'ai pu enfin faire publier sous mon propre nom cette (unique) fois un article – mais seulement, réduit à un tiers – sur le dernier roman du grand prosateur Marin Preda, *Cel mai iubit dintre pământeni (Le plus aimé des terriens)*. À l'origine l'article s'intitulait *Analiza literară (L'analyse littéraire)* ; amputé de deux tiers, il est paru sous le titre “Proză și luciditate” (Prose et lucidité), dans la revue *Luceafărul* du 13 septembre 1980. J'avais rédigé ce texte sous l'impression traumatisante du visage martyrisé de Marin Preda, décédé mi-mai 1980 de mort violente : il s'agissait, comme je l'ai soupçonné déjà à l'époque, à la vue de son cadavre exposé dans la rotonde du Musée de la Littérature Roumaine, et comme des témoignages et analyses ultérieures dont fait état ce livre, en les développant, l'ont abondamment montré, d'un assassinat politique.

Quelques trois ans après, je quittais définitivement la Roumanie, avec un léger pincement de cœur, mais sans aucun regret. Et voilà qu'après 34 ans d'exil, en 2017, la mort de mon père détermina encore un tournant dans mon chemin concret, m'obligeant à aller avec toute la famille aux États-Unis, d'où j'ai ramené ses cendres (selon son souhait) à Bucarest, pour les faire reposer dans le tombeau familial au Cimetière arménien, un service religieux rassemblant à cette occasion ce qui restait de notre famille dissipée.

Ce voyage forcé en Roumanie, non voulu mais inévitable, a entraîné une conséquence inattendue : la découverte du dactylogramme de *L'Analyse*

TROIS CRIMES D'ÉTAT. INTRODUCTION

littéraire, l'article mutilé dont avait été tiré l'extrait publié dans *Luceafărul*. Je n'ai pas compris comment était réapparu ce dactylogramme, portant le nom de la revue écrit de la main du rédacteur en chef de l'époque, Mihai Ungheanu. Ce « retour à l'envoyeur » – hasard ou... miracle destinal – avait certes quelque chose d'extrêmement provocateur. Qui ne pouvait rester sans réponse.

Confronté avec ce qui m'apparaissait subitement, par la redécouverte de cet article, comme une sorte de mission ou, peut-être, comme le paiement d'une ancienne dette – non vis-à-vis de Preda lui-même, je n'avais, bien entendu, aucune dette de cette sorte, mais vis-à-vis de moi-même – j'ai décidé de ne plus laisser passer l'occasion. Il s'agissait d'une ancienne idée datant de ma première année d'exil, qui s'était prolongée jusqu'à la veille de la révolution de décembre 1989, celle de créer une revue intitulée *Opțiunea literară* (*L'option littéraire*, par opposition aux misères des options politiques communistes) dont le premier numéro aurait dû être consacré à l'assassinat de Marin Preda et généralement de la culture roumaine. Le projet de la revue avait avorté, non par ma faute, et puis la révolution était arrivée, semblant l'absorber, le rendant inutile. Du moins, c'est ce que je croyais alors ! Mais ce n'était là que l'expression d'une certaine naïveté des espoirs que je nourrissais encore, moi et non seulement moi, surtout la croyance que partageait Couliano aussi – et probablement d'autres avec lui – que la chute du communisme, du régime de Ceausescu en particulier, allait changer quelque chose.

Je sais maintenant qu'aucun événement politique, aussi radical soit-il, ne change les choses – ou, plutôt, ne change *que* les choses. Le changement des hommes, possible uniquement par une consciente et intransigeante traversée du désert, consiste exclusivement dans le chemin concret d'une individuation continue.

L'« option littéraire », l'« analyse littéraire » – au fond, l'idée était la même. Dévoiler la littérature – bien évidemment, non la littérature de propagande, très à la mode de nos jours, même au-delà des anciennes frontières du communisme ou de ce qu'il en reste – comme vecteur de crise de l'humain, d'une conscience qui ne peut exister qu'en tant que néant transcendant le soi, en transcendant continuellement son agonie – en la déplaçant, en la délocalisant sur une verticale insatiable.

Le procès du communisme, du totalitarisme, des totalitarismes avec leurs métamorphoses toujours émergentes, ne pouvait avoir lieu qu'à travers la littérature, le plus direct vecteur de crise de toutes les manifestations du logos. Autrement, la contemplation de la carte géopolitique de la

corruption ne pouvant engendrer que la colère, ou le découragement. Pour rappeler Goethe : « le désespoir comme devoir ».

L'idée surgissait donc à nouveau, non par ma volonté mais par le jeu des circonstances. En relisant l'article, j'ai constaté, naturellement, quelques insuffisances, que mes études d'histoire des religions entreprises en exil rendaient faciles à corriger ou à combler (notamment les références à une « nouvelle Gnose »). Mais j'ai surtout compris que le roman de Marin Preda occasionnait, comme aussi ceux de Paul Goma, et telles les visions noires d'un Orwell ou Arthur Koestler, une confrontation de la condition humaine avec le totalitarisme, à savoir avec cette forme du politique, je dirais même du parapolitique, qui nie l'humain – non dans le contexte d'une simple opposition contingente, visant les jeux fortuits du pouvoir, soit-il intensifié, mais structurel ; non dans la perspective d'une domination, soit-elle despotique, d'un groupe d'individus mais sous l'horizon méta-oppressif du *mal radical*, du mal devenu démoniaque justement par son absolue banalisation. J'étais aidé, dans cette évaluation, par des lectures récentes de Hannah Arendt, disciple de Martin Heidegger, tout particulièrement *Les origines du totalitarisme*, *Eichmann à Jérusalem* ou *Sur la révolution*, qui me permettaient une compréhension plus précise des dimensions politiques ouvertes par l'espace littéraire de Marin Preda.

La liberté, est-elle nécessité comprise ? Non, mais plutôt, la nécessité véritable dépend d'une compréhension préalable de la liberté elle-même, de la manière dont liberté et humanité entre-tissent leur transcendance au-delà des abîmes de rupture dans lesquels nous avons été jetés.

Il existe pourtant, hélas, un double texte, ou autrement dit, deux sortes d'imaginaire. D'une part, l'imaginaire littéraire, qui analyse et reflète – cette analyse littéraire du « réel », mieux dit de l'empirique, par laquelle le littéraire s'approprie le possible de l'expérience, en l'enserrant dans une option critique. Et d'autre part, le mécanisme non moins imaginaire du *réel* comme tel, par lequel celui-ci accepte ce qui lui convient, manipule ce qui l'arrange moins, par les diverses techniques « magiques » de la falsification et de l'illusion propagandiste ou, bien plus grave, supprime même, par des crimes individuels ou collectifs, les reflets trop limpides, trop critiques et trop lucides, qui rendent manifeste, d'une manière trop déconstructive et déstructurante, l'abjection réalpolitique. Plus précisément, supprime ou tend à supprimer tout éveil profond de ce qui est plus authentique dans l'identité d'un peuple, d'un groupe ou d'une « classe », comme on dit.

L'assassinat des écrivains – comme de tout individu qui produit une vibration irrépressible dans les consciences – fait partie de ce programme

TROIS CRIMES D'ÉTAT. INTRODUCTION

général du pouvoir, refoulé, souvent, dans les stratégies « démocratiques », presque jamais, dans l'extase totalitaire des dictatures.

Voilà pourquoi, en revenant sur mon ancien article *L'Analyse littéraire*, j'ai ressenti le besoin de me référer directement à cette zone hypercritique, nodale, du totalitarisme, celle où celui-ci trahit inévitablement sa nature, derrière l'institutionnalisation propagandiste (car tout est propagande dans une dictature, à commencer par sa structure même) : l'assassinat des écrivains. Le crime. Le crime d'État.

Le crime est la sincérité des dictatures. C'est pourquoi, partant de la ténébreuse affaire de l'assassinat de l'écrivain Marin Preda, je n'ai pas souhaité m'arrêter à ce crime seulement. J'ai tenté de relever, à travers quelques cas critiques, le fil rouge qui traverse les dictatures, en élargissant la discussion – tout en me limitant, ici, aux odieux « autochtones ». Et alors, les informations et matériaux (procurés depuis Internet avec l'aide de mon épouse, Dana Shishmanian) ont fait irruption en abondance – hasard ? destin ? – et la dynamique de l'analyse m'a porté incomparablement plus loin, vers un véritable volume, un *spin off* du texte initial.

Ainsi, guidé par d'anciennes lectures (la *Vie d'Eminescu* de George Călinescu, des notations du journaliste Levon Kalustian), ayant généré en moi des doutes profonds non élucidés, et découvrant par ailleurs des matériaux véhiculés sur Internet par M. Constantin Barbu (auxquels bien d'autres se sont rajoutés dernièrement), je suis arrivé à sonder la possibilité scandaleuse que le « poète national », Mihai Eminescu, eût été assassiné, par « ordre d'en haut » : hypothèse dont je suis désormais absolument convaincu. Même situation en ce qui concerne le poète Nicolae Labiș, tué à 21 ans par « L'oiseau à bec de rubis » – la Securitate roumaine – en 1956, à cette différence près que dans son cas il ne peut plus être question d'hypothèse mais de certitude documentée – comme, d'ailleurs, dans les cas de Marin Preda, tué le 15/16 mai 1980, et de Ioan Petru Culianu (I. P. Couliano), assassiné à Chicago dans l'enceinte de l'Université le 21 mai 1991. En effet, les évidences médico-légales (même maquillées comme sous une grosse strate de poudre, tel le visage contusionné de Marin Preda dans son catafalque), mais aussi l'abondance des témoignages (même contradictoires, partiels, hésitants, parfois falsifiés) ne laissent pas l'ombre d'un doute.

Le principal témoin, parfois, c'est la victime elle-même. C'est avant tout le cas de Mihai Eminescu. Ainsi, interné de force par la police à l'hôpital psychiatrique à plusieurs reprises, entre 1883 et 1889, et touché finalement à la tête dans la cour de l'hospice par le jet d'un gros caillou bien visé, qui

lui a fracassé le crâne, le poète n'a pas hésité, trois jours seulement avant sa mort, d'accuser le roi Charles I d'être le commanditaire de l'attentat.

Quant au jeune poète Nicolae Labiş, agonisant pendant dix jours, l'échine dorsale brisée par le choc d'une remorque de tramway contre laquelle il avait été poussé, il décrit ainsi son assassinat maquillé en « accident » :

« Je ne sais pas qui c'était. Je n'ai pas eu le temps de regarder derrière moi pour voir qui m'avait poussé, parce que le coup m'a projeté, les bras en l'air, sur l'attelage entre les wagons. J'ai pu m'agripper d'une main à l'un des tampons, mais petit à petit je glissais vers le bas, et mes pieds se retrouvaient toujours plus en dessous du wagon-remorque. J'avais la tête dans l'air, le visage vers le bas et je voyais sauter des rails des étincelles jaunes et vertes. Tandis que j'étais traîné ainsi, j'ai senti quelques coups puissants du wagon derrière dans mon dos. »

L'assassin, que le poète connaissait en fait, se nommait Isac Gricha Schwartzman, informateur/agent de la Securitate – et significativement, il a eu bientôt sa récompense : le passeport d'émigration en Israël. Bien évidemment, il s'agissait du tueur de service, non du commanditaire du crime, qu'il faut chercher dans les plus hautes sphères du pouvoir de l'époque (c'était en 1956, l'année de l'insurrection anti-communiste hongroise, mais aussi du « rapport secret » de déstalinisation de Khrouchtchev, qui n'était pas fait pour empêcher l'invasion soviétique et l'écrasement dans le sang de la révolte de Budapest...). Pour la Roumanie, le commanditaire était un seul : Gheorghe Gheorghiu-Dej !

Quant à la section du livre que j'ai consacrée à Marin Preda, il s'agissait initialement d'un témoignage personnel, basé sur d'anciens souvenirs combinant deux pistes : une relation du philosophe, philologue et poète Petru Creția, que j'avais rencontré (par hasard...) le jour même où a été annoncée la mort de l'écrivain, et l'épisode, vécu en direct, de l'exposition du cadavre dans la rotonde du Musée de la Littérature Roumaine : un corps manifestement violenté, dont le maquillage excessif au niveau du visage, seul visible, soulignait, plutôt qu'il ne cachait, le martyre.

Mais le livre *Dosarul Marin Preda (Le dossier Marin Preda)* de Mme Mariana Sipoș (2^e édition 2017) est venu changer la donne, en m'obligeant à une immersion bien plus profonde dans cette nouvelle ténébreuse affaire. Mme Sipoș réalisait d'ailleurs avec ce dossier un effort comparable avec celui du professeur Ted Anton concernant I. P. Couliano (*Eros, magic and the murder of Professor Culianu*, livre précédé de la communication "The murder of professor Culianu" donnée au Colloque « Psychanodia » en septembre 1993, que nous avons publiée dans *Ascension et hypostases initiatiques de l'âme. Mystique et eschatologie à travers les traditions*

TROIS CRIMES D'ÉTAT. INTRODUCTION

religieuses, Phōs, 2006, pp. 65-69, actuellement sur notre site <http://adshishma.net/>, en 2^{ème} édition pour cette version online: <http://ftp.adshishma.net/Publications-Accueil.html>).

Il est terrifiant de voir que les jeux du hasard correspondent si souvent avec des jeux de massacre, de même qu'il est terrible de constater que les assassinats d'écrivains ou de journalistes alternent si fréquemment avec les pratiques génocidaires, à une échelle de plus en plus grande et en des formes de plus en plus abjectes, comme par exemple, celle consistant à concocter en d'obscures labos asiatiques quelque pandémie planétaire... Oui, c'est effrayant, mais pas seulement cela. C'est aussi révélateur pour les pratiques, de nature sous-jacente ou ouvertement totalitaire, du pouvoir, en fait des pouvoirs, quelle que soit leur « étiquette », ou mieux dit, des aliénations au pouvoir, qui poussent avec ténacité et système la planète au désastre.

« Les peuples existent pour être trompés », dit dans un vers Eminescu, en se rencontrant ainsi par-dessus les décennies avec Couliano, qui décrétait de manière lapidaire : « Il n'existe pas de bon pouvoir ».

D'ailleurs, un passage de sa prose *Geniu pustiu (Génie dévasté)* reflète encore plus près du poème *Împărat și proletar (Empereur et prolétaire)* l'idée d'Eminescu :

« Les plus hauts et venimeux nuages sont les monarques. Les suivants aussi venimeux sont les diplomates. Leurs foudres, dont ils ruinent, déciment, tuent des peuples entiers, sont les guerres. Écrasez les monarques ! Anéantissez leurs serviteurs les plus perfides, les diplomates, abolissez la guerre et n'appeler les causes des peuples que devant le tribunal des peuples, et alors le Cosmopolitisme le plus heureux réchauffera la terre de ses rayons de paix et de bien-être. »

Pacifisme xénophile associé à une attitude radicalement et essentiellement antimonarchique, voilà ce qui peut surprendre certains préjugés plus ou moins rigides, un certain dogmatisme idéologique qui s'est construit, tel une tour de siège, par-devant le poète.

Une lecture attentive du passage suscité nous fait remarquer que la cible du poète n'est pas seulement la monarchie, mais le pouvoir en tant que tel, le politique comme vecteur d'aliénation de l'humain, la dynamique occultement ou directement totalitaire, modulant par manipulation sa téléologie exterminationnelle. L'homme mécanisé, cyborgisé comme nous dirions de nos jours, décomposé en temps utile – l'homme-heure, l'homme-minute, l'homme-seconde – surtout dans les conditions de la double accélération, de l'histoire et de la technologie. S'instaure ainsi le

paradigme d'une vacuité anthropique qui laisse la place à une organisation méta-étatique au-delà de la technique, téléguidant par soustraction – effet paradoxal d'une distanciation synchrone – une diachronie du crime où la violence se manifeste en des formes de plus en plus abstraites.

Le sens de cette tension irréconciliable entre la poésie, dans l'acception la plus large, et les aliénations polymorphes du pouvoir (expressions d'un dogmatisme répressif, plus ou moins habilement posé en prétexte, quel que soit par ailleurs le plan de référence de celui-ci – politique, économique, social, etc.), se dévoile dans un superbe passage du livre depuis longtemps devenu classique de Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (Dunod, Paris 1992), pp. 496-497 :

« Vouloir “démystifier” la conscience nous apparaît comme l'entreprise suprême de mystification et constitue l'antinomie fondamentale : car ce serait effort imaginaire pour réduire l'individu humain à une chose simple, inimaginable, parfaitement déterminée, c'est-à-dire incapable d'imagination et aliénée à l'espérance. Or la poésie comme le mythe est inaliénable. Le plus humble des mots, la plus étroite compréhension du plus étroit des signes, est messager malgré lui d'une expression qui nimbe toujours le sens propre objectif. Bien loin de nous irriter, ce “luxe” poétique, cette impossibilité à “démystifier” la conscience se présente comme la chance de l'esprit, et constitue ce “beau risque à courir” que Socrate, en un instant décisif, oppose au néant objectif de la mort, affirmant à la fois les droits du mythe et la vocation de la subjectivité à l'Être et à la liberté qui le manifeste. Tant il n'y a d'honneur véritable, pour l'homme, que celui des poètes ».

De tels textes ne se mesurent pas uniquement selon le luxe luxuriant du style qui les porte, mais surtout en fonction de la crue vérité qu'ils portent, dévoilant l'humain en tant que zone de risque, la conscience, en guise de rat de laboratoire poursuivi à travers un labyrinthe par les chocs électriques de l'aliénation, et l'intelligence de l'homme, comme le territoire d'interminables opérations de lobotomisation.

Les peuples deviennent ainsi les parenthèses d'une double étatisation, de la conscience et de l'inconscient – car l'inconscient aussi, et non seulement la conscience, peut être transformé en une sorte d'orange mécanique, bonne à se faire presser par les tribus compliquées des manipulateurs et des hypnotiseurs qui nous assiègent de toutes parts avec leur « magie » de propagande.

C'est, en tout cas, le sens que semble donner Gérard Mermet à cette altération de la démocratie, dans son livre *Démocrature. Comment les*

TROIS CRIMES D'ÉTAT. INTRODUCTION

médias transforment la démocratie (1^{ère} édition 1987), bien que j'avoue ajouter ici, à la compréhension mermetienne de la « démocratie », une grille de lecture coulianesque².

Les sociétés, quand elles ne sont pas fascinées par la terreur totalitaire – l'État policier étant, lui aussi, en un sens, un État magicien, bien que sa magie soit surtout une de la peur variablement salarisée – se transforment alors non seulement en des « goulags à l'air libre », selon la formule un peu impropre d'un poète, mais en des espaces confinés par les pandémies de la corruption. Enfin, les individus échangent leur éventuelle valeur contre un prix, non de vente, comme on pourrait le croire, mais d'achat d'une part aussi grande que possible de complicité, qu'on désigne, selon l'angle de vue, « politiquement correct », « résistance par la culture », « liberté comme nécessité comprise », « réalisme », « pragmatisme », « libéralisme », ou pourquoi pas, « responsabilisme », etc.

Aux opinions toutes faites sont venus se rajouter depuis longtemps les espoirs tous faits, les vocations toutes faites, et bien entendu, l'humanité toute faite.

« Si les médias sont les diffuseurs, parfois les fabricants, du “prêt à penser” contemporain, ils sont aussi les fournisseurs quasi-exclusifs de ce qu'on pourrait appeler le “prêt-à-rêver”, cet ensemble de stimuli quotidiens et répétitifs qui excitent l'imagination du public et influent sur ses besoins, réels ou supposés » (Gérard Mermet, *Démocrature...*, Aubier, Paris, 1987, p. 150).

La démocrature... Avec elle, on dirait qu'on est sorti des « formes de fer » du totalitarisme proprement-dit, pour entrer dans un espace carnavalesque, voué à bagatelliser, ou plus précisément, à domestiquer et dresser par la bagatellisation, tout ce qui est étranger et unique, authentiquement allogène, dans le poète, en tant que pneumatophore. Dénigrement, calomnie, culpabilisation, insulte, maltraitement même, je les ai connues, toutes ces formes du cabotinage social, dès l'enfance, et je leur ai survécu, peut-être parce que je ne les ai jamais permis d'avoir une influence sur moi, je me suis toujours efforcé de leur arracher, par la compréhension, l'infecte racine.

Sans doute, la plupart du temps, à l'origine des pandémies morales se trouve la souffrance, une souffrance traumatique, atroce. Pour les âmes

² I. P. Couliano, *Éros et magie à la Renaissance. 1484*, éd. Flammarion, Paris, 1984, Deuxième partie : ch. IV – Éros et magie, pp. 147-150 ; pour l'édition américaine : *Eros and Magic in the Renaissance*, Chicago University Press, 1987, ch. V : Of Eros as general psycho-sociology, pp. 102-106.

communes la souffrance est le plus grand corrupteur. La souffrance, c'est le diable qui ouvre les portes de l'égoïsme le plus décomplexé, le diable qu'on devient, pour qui tout est permis ; comme le dit l'Apôtre et Dostoïevski après lui. Le diable, prince de ce monde.

Comme je disais jadis dans un poème, le monde veut faire de nous son rien. Un rien qu'il achète pour le plaisir, pour en faire son unique marchandise, pénitencier et supermarché, emballage criard et barreau. Un bazar des prix sans valeur. Une foire aux banalités, le banal qui s'avère, à travers et au-delà ou en-deçà même des crimes d'État, le facteur fondateur, « l'élément du crime ». Car ce *mal radical*, entrevu par Kant mais relégué par lui hors de la sphère de l'humain, pour le confiner en tant que mode opératoire exclusivement des démons, nous est, hélas, parfaitement possible – peut-être parce que nous ne devenons véritablement humains que lorsque nous le vainquons en nous-mêmes. Sinon – Dostoïevski nous l'a déjà dit – le mal radical devient l'air même que nous respirons, le pain que nous mangeons tous les jours, ce pain quotidien donné alors non par Dieu mais par le Diable, l'eau que nous buvons, la femme avec laquelle nous couchons, les enfants que nous procréons, et nous-mêmes devenons inévitablement des démons. Des démons qui se possèdent eux-mêmes, tel le démon « légion », les porcs. Et ce, conformément à notre propre option, hélas, tellement non-littéraire.

En revanche, celui qui s'objective et se transcende par le sang ou par son œuvre – par le sang *et* l'œuvre, éventuellement – développe un *däimon* – qu'il ne faut surtout pas confondre avec ce principe de la « banalité du mal », le diable – en tant que pont entre l'individu qu'il a été, et l'esprit qu'il est et le sera.

La nécessité est désespoir compris. Ce n'est qu'en partant de cette nécessité comme désespoir compris que nous pouvons, enfin, parler de *liberté*. Car il y a dans le désespoir une hauteur court-circuitée par l'abîme – un plongeon en haut du rêve. En suivant Goethe, on devrait parler, au prix d'une radicale mutation du contexte, de l'*exaspération*, ce désespoir actif, le désespoir-protestation, qui devient bien plus même qu'un devoir – *une voie*.

Une voie vers quoi ? Vers la transparence, bien sûr, et vers la vérité. En particulier, conformément à un paradoxe qui justifie en fait notre démarche et la rend nécessaire, vers la mise à nu de la nature inauthentique du politique par le biais même de sa zone criminelle ; car, comme nous l'avons déjà dit, le crime est la sincérité des systèmes totalitaires – et l'aspiration profonde, quelles que soient leurs formes institutionnelles, de tous les autres. Le crime dévoile, en toute transparence et en dépit des tous

TROIS CRIMES D'ÉTAT. INTRODUCTION

les maquillages dont il puisse faire l'objet, la nature vraie des systèmes de pouvoir – alors que leurs « formes sans fond », tout comme les établissements culturels complices, sont démagogiques, la propagande tendant à devenir, par sa « pédagogie » impudente, orwellienne au fond, un substitut débilisant des consciences.

C'est là que nous sommes confrontés aussi à la double nature du poète, qui rajoute à sa vocation intrinsèque une dimension supplémentaire, faisant du droit un devoir et du devoir, un droit : *la dimension tribunicienne*. Le poète véritable, non la créature des établissements traînant derrière des casinos, est tribun par vocation au même titre qu'il est poète par vocation, un tribun doté du droit, moral et non politique, de *veto*, tel les tribuns d'autrefois. Un tribun non élu par la plèbe, comme à Rome, mais choisi par l'esprit qui l'habite, par sa condition même de poète, assumée – car parmi ceux qui prétendent l'être il y en a, hélas, tant dont la volonté ne s'élève pas au niveau de l'appel, et qui sont comme des bâtiments décrépits, inhabités, hantés par le fantôme de leur démission morale et vocationnelle, quelle que soit leur « réussite » sociale.

C'est à cette dimension tribunicienne qu'ont sacrifié Mihai Eminescu, Nicolae Labiş, Marin Preda et Ioan Petru Culianu, devenant ainsi les victimes des systèmes de pouvoir, quels qu'ils soient. Comme disait Nicolae Iorga en 1904, en parlant d'Eminescu :

« Ce poète n'a pas été uniquement un poète – un poète naïf et enfantin – aussi grand soit-il – qui ait couru après des paysages, sensations, sons et images. Il a été, au moins en égale mesure, un penseur, un combattant, un prophète ».

À la différence de l'humanité qu'il représente, et du peuple qu'à son insu même, il place au centre d'étincellement du sacré, investi qu'il est en tant que monarque de l'esprit et dictateur du logos, le poète est un être agonique, de seuil, plus près du statut du néant qui se pense, avec des infinis qu'il supprime en continuelle irruption métacognitive, portant en syllabes les anamnèses qui traversent les univers et réinventent les origines, et déroulant des souvenirs pneumatiques d'avant l'individu, et des frontières que les territoires des étiquettes ne connaissent pas.

Mais en même temps, lui, le pneumatophore, s'avère, par la puissance invincible du génie qu'il est, le porteur d'un miroir moral où le politique, toutes époques confondues, se reflète dans toute sa laideur, et où les régimes et établissements d'aujourd'hui, de tous bords, peuvent contempler leur hideuse monstruosité présente et future, dans les visages distordus d'hier et d'avant-hier.

Les crimes témoignent d'eux-mêmes et s'accusent d'eux-mêmes, en se punissant eux-mêmes dans l'horreur même qu'ils engendrent. Alors même qu'aucune institution, de quelque bord qu'elle soit, ne vient dresser un procès, prononcer une sentence, appliquer une peine, et ce, des décennies durant.

Les crimes s'accusent d'eux-mêmes, par les visages muets mais ô combien parlants des innocents assassinés. Le meilleur témoin, c'est alors le corps. Il suffit de contempler le masque mortuaire d'un Eminescu tuméfié, pressé de toute veine de vie, comme momifié, anéanti par des années de maltraitements, ou le visage d'enfant martyrisé du jeune Labiş sur son catafalque de « marié à la mort », ou enfin, la photographie comme d'un ressortissant des bolges de l'enfer de Marin Preda mort – au visage déformé, gonflé par endroits, enfoncé dans d'autres, avec cette sorte de sagesse déchirante qui s'inscrit comme un sceau indélébile dans l'être des grands torturés –, il suffit de faire face à ces images bouleversantes, pour que l'horreur de l'assassinat te pétrifie ainsi que le visage de la Gorgone Méduse. Et si eux, ces victimes de leur innocence assumée, ont vu, de leurs yeux et avec leur corps, l'enfer, toi, témoin de leur témoignage, te sens transformé en une statue de haine et de dégoût. Haine inextinguible pour les tortionnaires assassins, dégoût pour les abîmes nauséabonds que portent en eux ces démons camouflés en humains.

Mais alors, dans ce procès implicite que le crime, dévoilé et mis à nu par l'écrivain – victime et témoin en même temps –, s'intente finalement lui-même, qui doit finalement payer ? Les morts condamnés à la mémoire de l'histoire, ou cependant, les vivants aussi, non seulement pour les crimes, au sens large, et pour les délits moraux et juridiques qu'ils ont commis, mais également pour ceux dont ils ont hérité par indéfinie, honteuse complicité, par *omerta*.

Avec cette question, confronté nous-mêmes avec cette question, nous finissons cette introduction en guise d'éditorial ; avec cette question à laquelle nous ne pouvons trouver de réponse, car la réponse comporterait une révolution pratiquement inconcevable : cela voudrait dire, précisément, que dans un pays du moins, de ce monde infecté infesté par lui-même, « l'ère des salauds » démasqué tragiquement par l'écrivain assassiné pourrait, après tout, avoir une fin.